

Ne pas céder sur son désir Maxime éthique de la psychanalyse¹

Charles MELMAN

(5) En me demandant d'intervenir à l'occasion de cette semaine, nos amis belges m'ont en quelque sorte donné liberté de parole et je commencerai si vous le voulez bien par une brève interrogation sur ce que c'est que la liberté de parole ; puisqu'après tout, la parole est sûrement un acte éminemment éthique, puisqu'elle entraîne immédiatement chez l'auditeur cette évaluation de la part de désir qui peut s'y trouver engagé. Comme vous le savez, cela va d'ailleurs très légitimement jusqu'au point où la liberté de parole se confond avec droits de l'homme, ce qui par ailleurs, risquerait de paraître surprenant lorsqu'on sait que, après tout, la liberté de parole ça peut consister, comme c'est le cas pour nous tous bien souvent, à dire un petit peu n'importe quoi.

En ce qui me concerne, là, maintenant, quelle est par exemple ma liberté de parole ? Quelle est au départ, cette sorte de jugement éthique que je risque de porter sur ce que je vais essayer de raconter ? Comme vous le sentez tout de suite, cette liberté de parole est limitée, par (6) quoi ? Elle est limitée, toujours d'ailleurs, quel que soit l'auditoire auquel on s'adresse, par le degré de refoulement qu'on lui prête – qu'on lui prête ou qu'on lui connaît, ça n'a pas d'importance – ou qu'on imagine, peut-être parfois à tort, bien sûr. Mais il est bien évident que si par imprudence je prétendais ne pas en tenir compte, il est certain que je m'engagerais dans la voie de l'impudeur, de l'ubris, ou bien je m'engagerais dans ce risque que parfois on aime bien qui est celui de rester incompris. Comme vous le savez, c'était volontiers le cas de Lacan qui était à la fois lubrique et incompris, les deux en même temps.

Remarquez que cela veut dire tout de suite..., c'est une illustration, ce type de situation, de ceci : c'est que c'est bien de vous que je reçois mon propre message sous une forme inversée. Formule très heureuse et qui, à mon sens, et je le regrette, n'a pas été poussée jusqu'au bout, puisque si on la pousse un tout petit peu plus, cela veut dire que dans la mesure où c'est de vous que je reçois mon propre message, ce que je peux dire, eh bien, du même coup, votre refoulement devient le mien assurément, pas seulement dans la parole, mais du même coup obligatoirement dans la pensée, et voilà le petit pas de plus que je voudrais faire, c'est que mon inconscient devient le vôtre et, à vrai dire, c'est le cas le plus ordinaire. C'est ce qui a permis à Lacan d'avancer cette formule lapidaire que « *l'inconscient, c'est le social* », formule qui, autrement,

risquerait de paraître étrange.

Pourquoi est-ce que cela peut nous intéresser, dans ces problèmes éthiques ? Parce que si ce que je propose est exact, cela veut dire que ce qu'il y a en moi de plus particulier, mon refoulement, ce qui me constitue dans ma spécificité la plus intime, c'est également ce qui me constitue dans ma subjectivité, ce qui me fait ex-sister, eh bien, c'est ce que je partage avec chacun, c'est-à-dire que ma particularité, sans pour autant se résumer ou tenir à ce qu'il en serait de mon individu – puisqu'il s'agit (7) de ma particularité – c'est aussi ce qui fait que nous sommes les uns et les autres à cet égard, dans ce qui nous paraît le plus spécifique, nous sommes à peu près, au signifiant près – ce qui n'est pas négligeable puisque chacun a les siens – à peu près identiques.

Ceci pour répondre d'emblée à une aporie concernant l'éthique en psychanalyse, c'est-à-dire celle de savoir comment nous pourrions prétendre à un jugement qui vaudrait pour chacun, je ne dis pas universellement, je ne parle pas d'univers ; mais en tout cas, comment nous pourrions légitimement supposer un jugement qui vaudrait pour chacun, sans pour autant le traiter comme un individu, c'est-à-dire le membre d'une collectivité, d'un groupe quelconque, mais au contraire s'adresser à lui, l'interroger dans ce qu'il en est de sa particularité.

Je dois vous dire également qu'en me demandant cette conférence sur ce sujet, nos amis belges m'ont fait une confiance que j'espère arriver à honorer, mais néanmoins sans que cela me soit très facile. Je veux dire qu'en ce qui me concerne, je n'ai pas d'inclination spontanée en ce qui regarde les problèmes éthiques, et je vais tout de suite vous dire pourquoi et là encore, la remarque ne vaudra que parce qu'elle intéresse bien d'autres que moi. Il se trouve en effet que, par les circonstances qui sont celles que chacun d'entre nous trouve à sa naissance, je ne relève pas d'une tradition éducative religieuse. Ça veut dire quoi ? Qu'est-ce que ça introduit comme type de problèmes ? La façon dont je vais les mettre en place ici, je ne sais pas comment elle sera de votre part perçue, entendue, voire tolérée, mais en tout cas, je vais la tenter, puisqu'il est bien évident qu'en ce domaine, celui de l'éthique, on vient forcément chatouiller les frontières de ce qui pour chacun est le plus sensible, le plus intime, comme je disais tout à l'heure.

L'intelligence de la religion, et en particulier la religion catholique, est d'avoir situé d'emblée que le sujet, la loi morale, il ne pouvait l'accomplir. Je veux(8) dire qu'a priori, il était pardonné, voire même à la rigueur aimé, parce qu'il se trouvait en défaut, malgré sa bonne volonté, à l'égard de la loi morale. Au point, comme nous le savons, que cela ait pu amener cette sorte d'extrême limite résumée dans cette autre formule lapidaire : « *Vous n'exalterez jamais autant l'amour de Dieu qu'en pêchant fortement* ». Quelle meilleure façon de le mettre à l'épreuve et de le solliciter ? L'un des effets de cette position est d'introduire, sans que ce soit, bien entendu, aucunement l'objectif cherché, d'introduire inévitablement ce que je me permettrai d'appeler une érotique, c'est-à-dire ce mouvement vers cet objet dont nous avons tant parlé à l'occasion de ces journées, *das Ding*, sur lequel bien entendu je reviendrai, si vous le permettez, fût-ce une érotique père-versement orientée comme le souligne Lacan. Et tout cela, jusqu'au point où il a pu être dit, articulé, que, finalement, le pécheur lui-même, lui aussi, servait les intérêts de Dieu, fût-ce à son insu.

Lorsqu'il s'agit d'une éducation qui se réfère à une référence rationaliste, comme le sont la plupart des morales laïques, l'effet est d'un tout autre ordre, puisqu'il est bien évident que pas davantage que dans le cas précédent, il n'est question que le sujet puisse jamais accomplir la loi morale. Mais le problème, c'est que le défaut dans lequel il se trouve par rapport à elle ne relève aucunement de la « *felix culpa* », il relève de ce qui, dans le meilleur des cas, est simplement l'erreur, ou de ce qui, dans certains cas, peut être l'exclusion, mais – et c'est peut-être là le point sur lequel je veux insister – la seule érotique dans laquelle engage cette loi morale, et dans la

mesure où elle ne se fonde aucunement de cette articulation à un objet, à un *das Ding* quelconque, mais où elle ne peut s'appuyer en quelque sorte que sur son propre énoncé, énoncé qui, comme nous le savons, ne s'articule de nulle part, ce sont là des morales qui ne sont jamais révélées, qui ne se soutiennent (9) que de leur propre énoncé, d'aucune énonciation, il est difficile dans ce cas-là de s'en prendre à un quelconque énonciateur, de lui reprocher d'être méchant, de ne pas vouloir le bien de sa créature, et donc la seule érotique dans laquelle un tel sujet se trouve engagé est celle du masochisme, qui est inhérent, je dirais, à l'exercice même de cet énoncé, c'est-à-dire à cet effet de pouvoir du symbolique. C'est ce qui vous explique pourquoi par exemple, en ce qui me concerne, je ne suis pas spontanément porté vers les problèmes éthiques. Je veux dire qu'il ne s'agit aucunement de problème de choix, mais il s'agit de ceci : c'est que le travail de la pensée, comme vous l'avez lu dans l'*Entwurf*, dans l'*Esquisse* de Freud, est forcément dirigé par la tentative de reproduire les cheminements qui ont conduit à cet objet, à ce *das Ding*, et quand cet objet fait défaut, quand il se trouve que la morale dont on se supporte se trouve privée de ce support, de cette justification, de cette prime si vous voulez, eh bien, il se trouve que, de son propre mouvement, la pensée n'est pas tentée de frayer au niveau de réflexions, dans des réflexions qui ne lui donneraient pas en quelque sorte, ne risqueraient pas de valoir au moins l'espoir d'un dessert.

Le problème – je ne sais pas si j'ai besoin de le préciser devant vous – le problème ici ne peut aucunement se présenter dans le registre de ce qui serait bénéficiaire, de ce qui serait avantageux d'un côté ou de l'autre, c'est pas du tout cela ; ce que j'essaie de faire, j'essaie simplement d'évoquer l'un des pans entiers de ce séminaire et qui sera par exemple ce que Lacan introduira avec la morale kantienne, ou bien encore avec l'effet produit par la science sur ce qu'il en est aujourd'hui de nos difficultés éthiques, c'est-à-dire de quelle façon la démarche même de la science, en tant qu'elle est le pouvoir du symbolique, qui disposerait d'un pouvoir accompli sur le réel, eh bien, en tant que celle-ci vient inmanquablement retentir sur nos problèmes éthiques et (10) modifier, comme vous le savez, bouleverser nos comportements éthiques. Je ne vais pas rentrer dans tous ces problèmes contemporains qui traînent et sur lesquels nous avons tant de mal à opter, à savoir comment nous décider, alors qu'ils sont purement introduits par la façon dont la science résout les obstacles que le réel lui oppose.

Ce séminaire sur l'éthique est – j'ai eu l'occasion d'en faire la remarque au cours de ces journées – fondé sur une mécanique extrêmement simple, je dirais rudimentaire, je dirais bête comme chou ; et une fois que vous l'avez dans la main vous avez tout le reste, c'est-à-dire ce qui vient lui donner étoffe, ce qui vient l'illustrer, ce qui vient montrer les applications, et j'essaierai de vous en montrer quelques unes en passant.

Quel est ce mécanisme, qui est entièrement original et propre à la découverte freudienne, ou à l'invention freudienne, comme on voudra, puisqu'elle est entièrement reprise par Lacan de l'*Esquisse*, de l'*Entwurf*. Je veux vous dire, l'*Entwurf*, c'est un texte, quand je m'y suis mis, c'est un texte qui m'avait fait marrer. Mais – je vous dirai éventuellement pourquoi – mais il mérite mieux que cette première réaction. Il dit quoi ? Il dit ceci : c'est que nous pouvons parfaitement reconstruire chez l'être parlant, c'est-à-dire celui qui est soumis aux effets du langage, et qui se trouve par le langage dénaturé, c'est-à-dire qu'il n'a plus de rapport naturel ni à lui-même, ni au monde, ni encore moins aux fonctions qu'on appelle de reproduction, c'est-à-dire la sexualité. C'est l'animal dénaturé, il n'y a plus rien en lui, en quelque sorte, qui vienne le guider de façon simple, immédiatement, vers son partenaire, et organise de façon aussi simple que dans la vie animale sa vie sexuelle. C'est ce à quoi nous avons affaire. Bon. Eh bien, il est possible de reconstruire chez l'être parlant ce moment fondateur, originel ; alors évidemment, comme il est originel, le sujet n'est pas là, il peut pas le raconter (11) puisqu'il en est un effet. Mais on peut le

reconstruire par, justement, ce qui est son économie psychique, ce moment où, pour l'enfant, émerge, naît, ce soleil soudain, ce feu que Lacan appelle *das Ding* en le reprenant de la façon dont Freud l'introduit, façon qui n'est pas tout à fait équivalente, mais ça n'a pas d'importance. Lacan a fini par donner une traduction correcte de ce *das Ding* en français en l'appelant *l'achose*. Dans la mesure où l'effet du symbolique, de ces signifiants qui ne font jamais que de renvoyer chacun à eux-mêmes, où le symbolique est ce qui met en place un réel, c'est-à-dire ce qui résiste justement, toujours irréductiblement, au pouvoir du signifiant, ce dont le signifiant, malgré les capacités de développement de la science, ne pourra, ne peut venir à bout ; il y aura toujours forcément, du fait de la nature du signifiant, un réel, c'est-à-dire ce qui fait obstacle, ce qui se présente donc avec une consistance, et qui résiste, même s'il pâtit du signifiant comme il est dit dans le séminaire. Eh bien, ce moment de naissance que l'on peut reconstruire chez le parlêtre, est celui où, dans ce réel, se produit ce qui peut s'isoler topologiquement, pour des raisons de topologie, comme un trou. Et vous avez tout au long du séminaire cet exemple du vase, de ce vase que Lacan, comme vous savez, compare au pot de moutarde, en tant que la moutarde, il en manquerait toujours, mais en tant qu'il suffit peut-être après tout, une fois mis sur la table, à provoquer chez le sujet son appétit, c'est à partir de là qu'il a de l'appétence ; c'est-à-dire que le pot, le vase, ne fait que cerner ce vide qui, à partir de ce moment, ce pot, va pouvoir se remplir, et se remplit naturellement pour chacun d'entre nous, de tous les breuvages ou de toutes les liqueurs qu'il peut vouloir choisir ou qu'il peut choisir, etc.

C'est-à-dire qu'avec la mise en place, l'émergence de l'achose, s'organise du même coup le parlêtre, le monde des représentations, le monde du semblant, le monde des (12)apparences, et que lui-même il se trouve comme sujet ex-sister, mis dans cette position d'exil dans le réel, pourquoi pas, et où son ex-sistence – et c'est là que nous tournons autour d'un point clinique essentiel – ne se supporte que de ce que l'achose fait défaut. Il ne se supporte, le sujet, que de ce manque à être, et tout ce que nous voyons se produire est ce qui, en quelque sorte pour le petit enfant, vient donner histoire, ou mythe, comme on voudra, à cette organisation de l'achose ; par exemple, le mythe de l'Oedipe est évidemment ce qui donne à cette achose, qui n'est pas imaginarisable, je veux dire qui n'a aucun trait qu'on puisse spécifiquement lui donner, ce qui fait que, pour chacun d'entre nous, le monde des représentations, eh bien, c'est ordinairement, dans le cas le plus habituel, comme nous le savons, la mère, l'image de la mère, qui vient à la fois supporter, servir de support à cette achose, et vous savez comment le mythe organise ce qui est, ce qui doit être, à des fins normatives, c'est-à-dire de constitution du monde et de l'existence, la perte de cette achose. Qu'est-ce que ça veut dire, la perte ? Là aussi nous avons fait quelques remarques là-dessus. Comment peut-on perdre un trou ? Eh bien, ce n'est perdu que parce que ce qui a brillé là, en cet instant originel, n'a brillé en quelque sorte que pour, du même coup, constituer le monde des apparences, le monde des représentations, et faire que notre économie, voire notre objectivité, ne puisse subsister que dans une mise à distance à l'égard de cette achose. Et quand vous reprenez l'*Entwurf*, vous voyez comment l'économie psychique se trouve organisée par ce double principe : d'une part, le principe du plaisir, c'est-à-dire la tentative de faire resurgir, de se défendre contre cette achose, je dirais en permettant à la fois le niveau de tension psychique le plus bas, et en même temps sa présence sous une forme hallucinatoire, alors que le processus décrit comme secondaire par Freud va être la recherche par les processus de pensée du cheminement qui (13)donne, qui permettrait de retrouver cette achose.

En quoi cela concerne-t-il l'éthique ? Cela concerne l'éthique, et c'est là, je dirais, le caractère à proprement parler extraordinaire de ce séminaire, car cela n'avait jamais été articulé auparavant, mais on finira par s'en rendre compte, il faut du temps, on ne peut jamais savoir lequel. L'éditeur m'a dit qu'il en avait été vendu douze mille, c'est-à-dire qu'il y a une

décroissance régulière dans la vente des séminaires, je ne m'interrogerai pas sur le fait de savoir pourquoi, mais c'est là en tout cas, dans le registre qui nous concerne tous, qu'on le veuille ou pas, celui de l'éthique, l'un des livres les plus neufs toujours, et capable d'intervenir comme jamais aucune éthique n'a pu intervenir, et pourquoi ? Eh bien, parce que, comme Lacan le rappelle, les éthiques sont toujours organisées par la recherche du bien du sujet, c'est-à-dire par la supposition qu'il existe un bien, le bien souverain, par exemple, et qu'il suffirait de le repérer, de le mettre à sa place pour que, dès lors, les uns et les autres, nous soyons dans le bien. Il y a évidemment d'autres façons de s'organiser, par exemple, il y a des éthiques qui sont des éthiques de l'apathie, de l'insensibilité, qui fait que faut tenir le coup, un point c'est tout, faut pas s'en faire, faut supporter tout ce qui arrive. J'aurai aussi tout à l'heure là-dessus un petit mot.

Mais en tout cas, toutes les éthiques sont forcément organisées sur cette idée qu'il y a un bien possible, universel. Ce que montre, avec cette petite économie si rudimentaire que j'ai très rapidement évoquée tout à l'heure, Lacan, c'est que cet objet, *das Ding*, qui est pour nous le support du bien, c'est-à-dire ce que nous voulons, ce que nous recherchons, ce dont nous espérons dans notre économie, la résurgence, paraît-il, eh bien, c'est aussi ce que nous fuyons du mieux que nous pouvons ; c'est-à-dire que nous nous en tenons toujours à une certaine distance parce que notre économie psychique n'en (14) supporte pas la trop grande proximité, et que, si jamais pour un sujet vient émerger dans sa vie psychique – car c'est un accident qui se produit – ce qui est pour lui, dans sa vie psychique, la représentation juste de cette chose, la représentation originelle, celle qu'il ne sait pas forcément, c'est pour lui l'émergence de l'angoisse. C'est-à-dire que notre économie est ainsi faite que l'objet source du bien est le même qui est la source du pire. Il y a à ce propos, pour tous ceux d'entre nous qui nous intéressons à la clinique, toutes les remarques de Lacan concernant la théorie kleinienne, entièrement organisée autour de ce fait clinique, de cette expérience clinique, qui fait que, pour l'enfant, le bon objet intramaternel c'est aussi l'objet le plus menaçant... : le bon, là, n'est pas séparable du pire.

Ça veut dire que pour chacun d'entre nous, l'expérience morale, comme vous le savez, est inévitablement une expérience conflictuelle, d'abord parce que, comme le dit Lacan, elle va contre le principe de plaisir : alors qu'il est supposé qu'elle nous apporterait un apaisement, eh bien, justement, elle est ce qui vient tourmenter... Si vous êtes un peu trop assoupi, un peu trop à l'aise dans vos affaires, elle est ce qui vient éventuellement, comme ça, vous relancer. Et puis, d'autre part, expérience conflictuelle, puisqu'elle guide vers la quête de cet objet qui, non seulement vous est interdit, interdit par les mythes organisateurs de votre subjectivité, mais qui en plus, vous apporterait le pire. Et c'est pourquoi Lacan fera remarquer aussi bien qu'un vœu se présente nécessairement avec cet aspect contradictoire qui est qu'il cherche surtout à éviter d'être jamais accompli ; il faut que ça reste un vœu, un vœu en l'air, qui se maintienne comme tel. A l'Ecole Freudienne, il était usuel de gloser, n'est-ce pas – on appelle ça le *Rêve de la belle bouchère* – il était habituel de faire sa place toujours au *Rêve de la belle bouchère*. Mais le *Rêve de la belle bouchère*, nous sommes tous, cette salle est pleine (15) de belles bouchères ! Personne qui n'ait... je dirais qu'il n'est d'exercice d'aucun sujet de souhaiter que son vœu soit jamais accompli. Mais ça ne l'empêchera pas, et c'est aussi une autre formule de Lacan, de dire, par exemple, que ce que veut le névrosé, c'est l'enfer ; c'est ce qui lui manque, qu'il n'y est jamais assez, qu'il voudrait que ce soit toujours un peu plus chaud !

Je vous le présente sous un jour un petit peu caricatural, pour éviter ce qui ne manque jamais, en quelque sorte, quand on parle d'éthique, de prendre toujours des dimensions apocalyptiques, cosmologiques, etc. Il y a dans ce séminaire des remarques, inévitablement, qui vont un petit peu dans ce sens, mais il suffit après tout de nous en tenir à notre expérience, à ce qui est notre petite expérience, serait-elle privée, de chacun.

Alors, à partir de là, eh bien, vous avez tout le reste du séminaire : le fait qu'ensuite, si nous vivons dans un monde d'apparences, de représentations, il est bien évident que chacun d'entre nous est sensible à leur facticité, évidemment. C'est-à-dire que dès lors, nous sommes forcément dans le mensonge. Dans le mensonge, puisque je m'affirme moi, ce que je suis, et puis celle à laquelle je m'adresse, comment ne serait-elle pas celle qui doit être ? Il y a donc dans notre vie en permanence ce qui est effectivement vécu par nous dans le registre du péché, de la faute, c'est-à-dire de ne parvenir à être jamais entièrement dans la vérité.

Il y a tout le reste, ce qui est raconté à propos de l'architecture, de la peinture, de la perspective, de l'architecture palladienne. Vous retrouverez tout ça, je dirai, de la façon plus aisée, et également ce qui est notre tentative de répondre à cette bizarrerie de notre organisation par la sublimation, c'est-à-dire la tentative de réaliser une oeuvre, ou bien éventuellement de nous présenter nous-mêmes, dans ce qui serait là, d'un seul coup, notre être, puisque c'est un manque à être définitif (16) qui est inaugural de notre venue à l'ex-sistence. Eh bien, donc, la tentative de répondre à ce manque à être par un objet qui serait le bon objet. Si le beau est la limite dernière de l'achose, l'approche extrême de la représentation de l'achose – dans la mesure où l'achose, elle, n'est pas imaginarisable – c'est au niveau de l'être, d'être un objet, que la sublimation tente de résoudre la difficulté. Et comme vous le savez, la sublimation s'exerce dans des registres extrêmement divers. Alors, Lacan, là, a quelques formules que Claude Dorgeuille a si bien rappelées au cours de ces journées comme, par exemple, l'art comme sublimation est fondé sur un *Urverdrangung* de l'achose, sur un refoulement primaire de l'achose ; que la science est fondée sur une forclusion de cette achose, de telle sorte qu'elle reparait dans le réel – je ne sais pas très bien ce que Lacan a voulu dire par là, peut-être le trou noir ?, enfin... – et puis il évoque également dans les différents moyens de sublimation, il évoque la religion qui, dit-il, est une *Verschiebung*, un déplacement de l'achose, c'est-à-dire la tentative de mettre en avant, de ce lieu, cet être bon qui nous protège contre l'achose.

Il y a quelques jours, nous avons été séparés d'une psychanalyste à laquelle un grand nombre parmi nous est attaché. C'est quelqu'un, Françoise Dolto, que j'ai eu l'avantage de connaître, et je dois dire que les relations que j'ai pu avoir avec elle m'ont marqué. J'évoquerai par exemple une soirée passée chez elle, rue Saint-Jacques, où elle avait consenti, très amicalement, à répondre à mes questions sur l'histoire du mouvement psychanalytique français avant-guerre et pendant la guerre, puisqu'elle en avait été un témoin actif et averti malgré son jeune âge. Elle m'a parlé d'une façon qui m'a donné à pas mal réfléchir. J'étais venu la voir pour cette raison-là, dans la mesure où, je peux le dire, pourquoi je m'intéressais à l'histoire du mouvement psychanalytique ? C'est parce que (17) Lacan m'avait demandé d'écrire une telle histoire que, dans ce que j'appellerai ma maladie partageuse, j'avais invité trois autres personnes à venir contribuer avec moi à rédiger cette histoire, et qu'il s'en est trouvé une, parmi ces trois autres personnes, pour veiller à ce que le projet ne puisse aucunement aboutir !... En tout cas, j'étais donc allé voir Françoise Dolto et elle m'a raconté, elle ne s'est aucunement souciée, comme moi j'essayais tout à l'heure de le faire, de ce que j'allais pouvoir en penser, de la façon dont j'allais pouvoir le supporter, ce qu'elle disait... Elle ne s'est aucunement occupée de savoir si après l'entretien, j'allais être capable de me lever et de repartir en position verticale ou bien si j'aurai à regagner mon domicile – ce n'était pas très loin heureusement – à quatre pattes ! Je veux dire qu'elle m'a raconté la vérité... Elle n'avait « ni pitié ni crainte », hein, vous savez, cette règle que Lacan attribue au héros qui s'avance « sans pitié ni crainte ». En tout cas, en ce qui allait m'arriver, il semble qu'elle n'ait eu ni pitié, ni crainte. Et c'est pour cela que s'il m'est arrivé, s'il m'arrive toujours de m'interroger sur une position analytique qui, en quelque sorte, favorise une sublimation, quelle qu'elle soit, puisque c'était la position que, sans pitié ni crainte, elle tenait et

développait avec talent, eh bien, ce que j'ai compris en tout cas, s'il m'arrivait de discuter avec elle au cours de réunions diverses – ce n'était pas intime, de discuter justement de problèmes d'analyse à ce propos – ce que j'ai compris à cette occasion en l'écoutant, c'est que j'avais peut-être discuté sa position analytique, mais ce que je ne pouvais en aucun cas discuter, c'est qu'elle était un grand seigneur parce que, pour parler comme ça, comme elle le faisait – puisque c'est vrai, elle avait un style qui faisait que je n'étais pas le seul bénéficiaire de ce genre de vérités salées, envoyées en pleine figure... Vous savez, moi, j'étais allé la voir un petit peu dans le plaisir et dans la joie de rencontrer la (18)grand-mère de la psychanalyse, chacun de nous souhaite cela, et quand on met sur quelqu'un qui, comme ça, sans crier gare, vous mène dans les ruelles, les alcôves, les coulisses, tous les machins, et qui entre autres choses m'a expliqué pourquoi, par quelles circonstances, elle se trouvait avec Lacan, circonstances qu'elle n'avait pas choisies, eh bien, le visage de la grand-mère prend là, brusquement, de singuliers reflets. En tout cas, je dis bien, c'est que cette façon de parler, je ne sais pas si le fait de lui dire que j'avais compris qu'elle était un grand seigneur, c'est-à-dire quelqu'un qui dit ce qu'il a envie de raconter sans, justement, s'occuper trop de ce que ça pourra faire à l'autre, et qui dit ce qu'il a envie de dire et justement, en usant de sa liberté de parole, parce qu'il a envie de le dire, et je lui suis reconnaissant, ne le prenez pas pour un grief à cet égard, d'autant que, je dis bien, je ne pouvais manquer de lui reconnaître à ce moment-là cette qualité que je viens de dire.

Nous-mêmes, à l'occasion de l'étude de ce séminaire, comment nous comportons-nous ? Je veux dire par là que *das Ding*, est-ce que nous aurions à nous en approcher ? Ou bien est-ce que nous tous, moi aussi bien sûr, est-ce que nous cherchons par nos propos à trouver comme ça, la bonne distance ? *Das Ding* évidemment, c'est ce qui peut se donner à entendre et, à partir de ce moment-là, entend qui veut bien sûr, qui s'autorise à entendre.

Il y a toujours cette exigence faite aux commentateurs, qui est d'expliquer, c'est-à-dire qu'on leur demande de mettre l'achose sur la table, seulement, une fois qu'elle est mise sur la table, l'achose, il est évident que, du même coup, elle est morte, je veux dire que l'on se retrouve dans une sorte de petit état mélancolique. Nous sommes donc pris en tant que commentateurs, gens qui essayons d'expliquer ce séminaire, chacun se pose la question de ce qui sera sa bonne distance par rapport à *das Ding* : trop près, il n'entend plus rien, l'achose, elle est là, il (19)devient sourd et puis en même temps, il la tue ; et puis trop loin, il n'en dit peut-être pas tout ce qu'il faudrait... et donc simplement par cette remarque, vous rendre sensible le fait que dans nos exercices mêmes, nous rencontrons ce qui se trouve développé dans ce séminaire, et c'est vrai que pour chacun d'entre nous, il pose la bonne question. Alors, est-ce que nous devons céder là sur notre désir ?

Lorsque Lacan a avancé cette formule qui était que, si l'on était coupable, si l'on se sentait coupable, ce n'était jamais que d'avoir cédé sur son désir, il ne se référait pas à un jugement de valeur, à un jugement moral lui aussi, il ne disait pas : votre faute est de. Moi je vous dis que votre faute, c'est simplement que vous n'allez pas au bout de ce qui vous permettrait, justement, de vous mettre en ordre à l'égard de vos désirs. Et puis aussi d'être un peu informé sur cet objet qui est celui qui nous mène ; je ne suis pas simplement en train de faire le jeu de mot kantien, mais c'est le même, c'est celui-là, c'est l'objet qui « noumène », c'est bien celui-là. Si parmi nous, il y en a qui s'interrogent sur ce qui les fait marcher, et qui fait qu'on pourra toujours les faire marcher, et qui veulent un peu s'interroger là-dessus, ils en ont la possibilité, de savoir ce qui fait marcher chacun d'entre nous, ce qui le tient, et au nom de quoi on arrivera toujours à le faire marcher, à faire de lui un petit soldat. Le problème de la culpabilité, c'est donc une conséquence de ceci, qui est un fait clinique que vous connaissez et qui est que nous sommes toujours en dette. Vous le savez, l'inconscient est comptable, mais nous sommes toujours en dette parce qu'il y a

toujours dans le remboursement que nous effectuons, dans tout ce que nous payons, il y en a toujours un qui manque. Nous n'arrivons jamais – c'est bien le b a ba de la plus petite expérience morale – à rembourser nos dettes quoi que nous fassions, parce que c'est comme ça, on a beau faire des calculs – vous connaissez ceux de (20)l'Homme aux rats – il y en a toujours un qui manque.

Le seule façon de parvenir à faire le compte, c'est d'essayer de se trouver au fait de soi-même avec cette achose évoquée tout au long et dont l'expérience analytique permet, en quelque sorte, la reproduction de ce moment originel ; ça ne veut pas dire qu'à partir de ce moment-là nous aurons affaire à un sujet affranchi, absolument pas, sûrement pas ; mais en tout cas des sujets qui auront une appréhension peut-être un peu plus soulageante à l'égard de ce qui, ainsi, les tient et les fait marcher, sans qu'ils puissent jamais venir au terme correct de leur cheminement, puisqu'ils sont toujours en défaut. Comme vous le voyez, la remarque de Lacan a une portée qui répond aux impasses cliniques auxquelles nous avons affaire. C'est pas la réponse de quelqu'un qui construit un système ; moi, j'essaye de vous en faire valoir les avantages, mais après tout, ce n'était même pas le cas de Lacan ; non, il n'essayait pas de vous faire miroiter les avantages, il disait simplement, et c'est là qu'il en revenait à une morale de type kantien, que nous avons à accomplir ce qui se peut. J'utilise ce terme pour bien le séparer de ce qui serait l'impossible. Ça, ça se peut. La devise, comme vous le savez, de *Scilicet* était d'une certaine façon anti-oedipienne, puisqu'elle disait : « Tu peux savoir ». Savoir, est-ce que c'est bien nécessaire ? Moi, je ne réponds pas là-dessus, en ce qui me concerne. Je me contente de pointer pour vous les développements, les extrêmes auxquels Lacan était arrivé. Est-ce que ça a quelque autre utilité ? Par exemple, je ne sais pas moi, dans ce qui nous arrive, puisque nous sommes à l'évidence dans un monde qui bouge, dans un monde qui change et on ne sait pas très bien comment ; qui change, c'est à l'évidence, et les analystes ont une certaine peine – quand je dis les analystes, c'est pas forcément seulement les psychanalystes – à repérer qu'est-ce qui change et comment va-t-on faire pour s'y retrouver.

Je crois que si vous avez envie d'essayer de vous y (21)retrouver un petit peu, cette achose peut vous aider. De quelle façon ? Il est, je crois, clair que ce qui aujourd'hui nous sert de référence morale – et c'est déjà dit dans le séminaire – c'est la science. Je veux dire le fait que, justement la science, elle, ce n'est pas ce *das Ding* qui l'arrête. Rien ne l'arrête, elle n'en a rien à faire. Autrement dit, elle va dans toutes les extrémités que l'on sait, que l'on voudra, c'est-à-dire qu'elle modifie vraisemblablement tout notre rapport à l'objet. Peut-être accepterez-vous par exemple cette remarque qui est que ce qui aujourd'hui pour nous, fonde l'objet, ça n'est plus rien qui soit de l'ordre de la valeur telle qu'on pourrait la situer dans l'Autre, c'est-à-dire que nous manquons d'étalon. Nous avons perdu ce qui pouvait servir de référence dans notre ciel à nous ; ce qui faisait la valeur, on se demande où c'est, au point où – je le faisais remarquer à l'occasion d'autres journées – on a pu supprimer aussi l'étalon monétaire, ce qui ne va pas non plus, là, sans certaines conséquences, et sans certaines difficultés à propos de l'économie. Et cependant, l'achose, nous en avons justement plus que jamais..., il n'y a plus de valeur qui serve de référence et cependant on peut dire que les choses se fabriquent. Mais ce sont des choses qui, comme vous le savez, ont ce caractère auquel chacun est immédiatement sensible, c'est-à-dire d'être marqué du sceau de la facticité. Je passe sur le fait que ce sont des objets de mode, de saison, etc., mais enfin, chacun est frappé, s'interroge, a peut-être ressenti parfois même un sentiment de culpabilité, à l'égard de leur facticité éprouvée, ressentie. Mais qu'est-ce qui fait la valeur de ces choses ? Ben c'est simplement l'importance de la demande qui a été suscitée, c'est-à-dire le fait qu'il y a un consensus ; c'est comme pour la sublimation, pour dire que c'est là la bonne chose ; alors, si c'est la bonne chose, tout le monde en veut ; et c'est ce qui fait son prix. Autrement dit,

c'est presque, si vous voulez, une élection démocratique de (22)l'achose ; on a voté pour ça, donc... mais il est clair que du côté de la *Befriedigung*, de la satisfaction, chacun y est évidemment sensible, ces objets si nombreux, si diversifiés, si savants, etc. sont tous marqués, en ce qui concerne la satisfaction, d'un certain défaut, ils sont aussi marqués d'une certaine insatisfaction fondamentale.

Si c'est effectivement ce type d'ordre moral qui s'impose aujourd'hui à nous, c'est-à-dire un ordre référé au progrès de la science, et en tant que celle-ci, je le dis bien, l'achose, elle l'a forclosé, elle n'en veut rien savoir, cela veut dire bien entendu du même coup, quoi ? Ce que Lacan évoque très rapidement : d'une part, les chemins masochistes dans lesquels nous nous trouvons pris, engagés, et puis aussi l'aspiration mortifère plus vive que jamais, car l'achose est source de la pulsion de mort, puisque la seule façon de la rejoindre, c'est de venir à cette mort-là, à celle-là. Lacan parle de deux morts, là il y en a une, il y a cette mort laïque, si je puis m'exprimer ainsi, qui origine ce qu'il en est chez nous de la pulsion de mort. Il reste que nous sommes protégés de cette pulsion par, justement, les diverses façons dont l'achose, nous nous en défendons, nous nous maintenons à distance. Alors que son défaut dans la science ne peut manquer, outre le masochisme qu'elle induit, de susciter, si je puis dire, une aspiration directe, sans limite, vers la mort. Et je dirais que c'est peut-être quelque chose qui constitue l'une des petites leçons de ce texte.

Nous devons organiser, je ne sais plus très bien quand, des journées sur la toxicomanie. Oh ! ça, c'est un phénomène ! On s'étonne : d'où est-ce que ça sort ? D'où est-ce que ça peut bien venir ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? On n'y comprend rien, etc. Enfin, vraiment on ne sait pas à quel démon, c'est pas un démon habituel celui-là, il n'a pas sa place dans les figures démoniaques auxquelles nous sommes habitués ; c'est pas du tout l'alcoolisme. Il est bien évident que l'alcoolisme est, comme vous le savez, une des formes du culte phallique, (23)c'est dionysiaque, l'alcoolisme. Il s'agit d'en célébrer sa munificence sans limite. Alors que, justement, la toxicomanie, on ne sait pas quelle figure donner à ce diable-là, si ce n'est justement la figure de la mort elle-même, c'est-à-dire qu'il n'est pas absurde d'entendre la toxicomanie comme la tentative d'introduire, dans un monde organisé par cet univers de la science, c'est-à-dire où rien ne manque, de mettre en place ce « au-moins-un » qui viendrait à pouvoir manquer, à pouvoir faire défaut ; puisque, le jeu avec le fait que ça puisse faire défaut, est une partie essentielle de l'économie des toxicomanes. Si ça ne venait pas à faire défaut ! Le moment de plaisir, d'abaissement des tensions semble bien lié au moment de l'intoxication lui-même..., le nirvana... On est bien obligé de dire que la jouissance, en revanche, jouissance effrayante, jouissance abominable, jouissance stérile, jouissance extrême, jouissance qui prend tout l'être, ce moment de jouissance est réservé au moment où ça fait défaut et où tout le jeu s'organise autour, semble-t-il, de la manipulation de ce qui ainsi prendrait place dans un monde clos comme ce qui néanmoins pourrait faire défaut, et du même coup organiser, ou plutôt, je dirais, donner substance, donner de l'être, à cette jouissance masochiste et mortifère qui, à défaut, reste irrepérable puisqu'elle est celle du symbolique.

Comme Lacan le dit au début de ce séminaire, les positions du névrosé à l'égard de cette émergence de l'achose varient totalement selon qu'il est hystérique ou obsessionnel. C'est déjà dans Freud. C'est-à-dire que pour l'hystérique, c'est l'objet source du mal, et qu'elle pourra éventuellement passer sa vie à maudire, voire faire de sa vie l'exemple de la malédiction que nous vaut cet objet qu'en tant que femme elle est chargée – déléguée à la représentation, si je puis dire – à devoir représenter, supporter. Alors que l'obsessionnel, comme vous le savez, éprouve à l'égard de cet objet ce trop de plaisir, ce trop de jouissance qui le fait passer son temps à mettre des (24)distances entre lui et cet objet susceptible de lui apporter trop de plaisir.

Je terminerai par cette petite remarque qui m'a paru, je dois dire, un signe sur le fait que ce que je pouvais cogiter autour de ces problèmes n'était pas tout à fait vain. Je l'ai raconté l'autre soir à une table à laquelle nous étions, et que cette expérience que j'ai eue dans la chambre... J'ai eu une expérience ! Et dans une chambre d'hôtel, celle que j'occupais ici à Bruxelles, et qui a consisté à mettre la main dans le tiroir de la table de nuit, où j'ai eu la surprise – je cherchais un livre, pour y trouver justement des références sur l'*Epître aux Romains* ; j'avais une Bible avec moi mais elle est imprimée en très petits caractères et je cherchais une Bible pour voyageurs un peu fatigués – j'ai donc trouvé deux livres : le premier, c'était un morceau de Bible, c'est-à-dire réduit à l'Évangile de Luc ; je n'ai pas très bien compris pourquoi il y avait cette pénurie, mais en mettant la main sur l'autre livre, ça m'est tout de suite apparu. L'autre livre c'était *The Teaching of Buddha* et il m'a semblé que la pénurie de l'un s'expliquait peut-être par le caractère plutôt cossu et replet de l'autre.

Pourquoi est-ce que j'y ai vu un signe ? Eh bien, justement en ceci, c'est que je crois – voilà, ce sera la dernière supposition que j'offre à vos propres réflexions – je crois que lorsqu'on relève d'une religion qui, en quelque sorte, prône l'apathie, situe le bien dans le fait de pouvoir supporter tout ce qui vous arrive sans bouger, du moins, le moins possible, en disant : défense contre l'objet par l'apathie – vous savez, j'en ai profité pour en lire quelques pages – eh bien, lorsqu'on a cette religion, je crois qu'elle est particulièrement adaptée à la morale qui se dégage justement de la science, c'est-à-dire le fait de supporter tout ce que son mouvement, le mouvement symbolique, vient nous imposer, de le supporter a priori, je veux dire au nom de la religion même. Alors (25) que pour ceux qui relèvent de la tradition du Livre, il y a justement tous ces obstacles que nous savons et qui font problème, voire qui handicapent notre économie, pourquoi ne pas le dire comme ça ? L'économie, contrairement à ce que l'on pense, c'est avant tout un problème éthique : l'échange, les échanges sont forcément plus ou moins portés à ça. On ne peut échanger que s'il y a chez les échangistes ce pacte intime qui est qu'ils vont y gagner quelque chose, car n'oubliez pas que notre échange primordial se fait avec le grand Autre. Le paranoïaque, lui, c'est celui qui estime qu'il est toujours volé, c'est un point de vue comme un autre. Mais les échangistes, ce sont ceux qui estiment qu'à faire tourner l'échange, chacun y gagne. C'est une grande théorie économique, Adam Smith, comment l'intérêt de chacun concourt au bonheur de tous. Donc, la question de l'échange mérite de se poser d'abord et en particulier pour nous, comme un problème éthique. Eh bien, je ne le dis que pour faire cette remarque, qui est qu'on voit très bien comment, aujourd'hui, cette religion de l'apathie, qui prêche de pouvoir au départ supporter n'importe quoi de ce qui va vous arriver, et bien entendu tout aussi bien ce qui va vous mener à la mort, voire même, bien entendu, cette mort, de la provoquer dans un certain nombre de circonstances sur lesquelles je ne vais pas revenir. En tout cas, quelque chose qui, en dernier ressort, s'apparente à l'obéissance absolue, sans recul, sans souci d'ex-sister face au symbolique ; sans souci d'ex-sister. Puisque je me suis un petit peu intéressé au cours de cet été à la politesse japonaise, j'ai eu la chance de trouver, non pas un livre de réflexions sur la politesse japonaise mais un manuel destiné aux hommes d'affaires : comment, lorsque vous vous trouvez au Japon, ne pas être trop grossier, ne pas risquer des incompréhensions qui pourraient être catastrophiques pour les affaires. Donc comment ? Eh bien, la première chose qu'on enseigne dans ce livre, cette chose qui risque de (26) paraître stupéfiante, c'est que, dans le dialogue – je pense que X. voudra bien me démentir si ce livre m'a donné des indications abusives et si je risque d'être encore grossier malgré ce manuel² – dans le dialogue, ce qu'il importe avec autrui, c'est qu'on ne va pas lui imposer son ex-sistence, il faut sans cesse qu'il vous

²Ch. Melman interpelle ici un auditeur japonais dans la salle.

donne son approbation sur ce que vous êtes en train de lui dire, autrement, ce serait d'une violence extrême. Alors, il n'est pas question que vous puissiez lui tenir, comme je suis en train de le faire, un monologue. Il faut que vous lui laissiez la place, dans ce que vous dites, pour qu'il y ait de lui une marque, une marque sonore, qui peut être très variable et qui témoigne qu'il est d'accord avec ce que vous dites ; pas seulement qu'il est d'accord, mais qu'il reprend ce que vous dites comme si c'était lui qui le disait. Est-ce que je me trompe ?

X : *Non.*

Merci. C'est-à-dire que ce dont il est question dans ce dialogue c'est de parvenir à s'abolir mutuellement comme sujet de l'énonciation et de faire qu'à la limite, il n'y a plus qu'un énoncé, je dirais, chanté à deux. Ce qui veut dire, par exemple, que cette patiente merveilleuse dont Marcel Czermak nous a parlé, l'autre jour, c'est-à-dire cette patiente qui souffrait de ne pas exister, de venir toujours sans cesse coller à l'autre, faire Un – la psychose Unienne, c'est un très joli mot et puis je trouve qu'il mérite tout à fait d'entrer dans la clinique. Au Japon..., elle aurait été exemplaire de politesse. Je veux dire que, si donc vous vous référez à une religion... Je ne suis absolument pas en train de porter la moindre critique. Je ne me permettrais pas ; pas plus sur telle religion que sur telle autre, ou sur le rationalisme par rapport à la religion. Ce n'est pas du tout mon propos. Mon propos, voyez-vous, tel que j'essaie de le faire entendre, est celui d'un psychanalyste, (27) c'est-à-dire de quelqu'un qui essaye de se repérer grâce à ce qu'il en est de sa pratique, grâce à ce qu'il en est de son enseignement eu égard à ces problèmes. Nous ne sommes pas du tout en train, le moins du monde, de faire là-dessus... Je serais navré si c'était entendu de quelque façon que ce soit comme critique. Mais une religion qui donc stipule que la politesse extrême et même finalement la réussite suprême est d'arriver à se débarrasser de son ex-sistence, c'est-à-dire surtout ne pas revenir au monde sous quelque forme que ce soit, eh bien, il me semble que cette religion est tout à fait, tout à fait dans le temps. Je veux dire qu'elle prépare à ce qu'est aujourd'hui pour nous le monde des affaires beaucoup mieux que H.E.C. Et si j'ai trouvé ce livre dans ma table de nuit, c'est quelque chose qui laisse à penser que les effets sur notre propre ex-sistence, sont déjà en train de se faire sentir. Exemple d'apathie – je vais terminer là-dessus car je vois que je suis parti pour... –, exemple d'apathie : vous lisez tranquillement, n'est-ce pas, dans la presse, qu'il a été décidé que la consommation intérieure nippone de produits manufacturés, dont font partie les produits alimentaires et autres, devait être augmentée de 2% au cours de l'année à venir. Du fait du déséquilibre de la balance, je veux dire que l'Amérique est intervenue, de telle sorte que, etc. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'on ne demande plus aux gens si ça va leur faire le moindre plaisir ou que ça leur fasse pas plaisir, que ça leur donne une athérosclérose, une hypercholestérolémie, tout ce que vous voudrez ; on ne leur demande pas leur avis et en particulier, il n'est pas question de savoir si ça correspond à leur appétit ou pas. Des choses qui sont comme ça, on a décidé que la consommation annuelle allait augmenter de 2% et puis un point c'est tout ! C'est-à-dire que vous allez avoir à obéir. Vous voyez, jusque-là c'était l'objet, en quelque sorte, qui organisait l'appétence ; là, l'appétence va être, si je puis dire, impérativement mise en place par le(28) symbolique lui-même. Ça va être à la limite, pourquoi ne pas le dire, un devoir moral. Je ne vous raconte cette petite histoire que comme étant une des incidences que cette mise en place de l'objet petit a nous permet de repérer ; et donc elle nous permet, si nous en avons envie, de nous orienter un peu dans ces problèmes éthiques qui, aujourd'hui, se présentent à nous et qui, je dois dire, sont extrêmement, à ce terme, tout à fait passionnants, tout à fait intéressants, sans aucune autre considération cosmique ou apocalyptique...

(...) les derniers dépositaires que nous avons connus, de ce qu'il faut bien appeler, je n'ai pas de meilleur mot, l'humanisme ; je veux dire qu'ils sont les derniers à pouvoir nous aider à nous

prononcer de façon aussi précise sur tous ces problèmes, et cela justifie peut-être, éventuellement, qu'ils fassent entendre un petit peu leur mot, dans le concert de ce qui nous arrive ; nullement pour chercher à convaincre ou quoi que ce soit, mais seulement pour témoigner qu'ils auront participé à ce concert en faisant entendre ce qu'ils se doivent de dire, puisque là-dessus, ils ont, comme vous le voyez, quelque chose...

Je m'arrêterai donc là-dessus. Je vous remercie d'avoir – je ne me rends pas très bien compte, mais je l'espère – accepté ce que je vous ai apporté, raconté.